
DNSEP

2015

ART

ÉCOLE
SUPÉRIEURE

D'ART &
DE DESIGN

MARSEILLE-
MÉDITERRANÉE

DESIGN



Pensée et pratique à l'œuvre.

« Ce n'est point le temps qui nous manque, c'est nous qui lui manquons »

Paul Claudel, Partage de Midi.

L'expérience et le moment des diplômés dans une école d'art résiste encore à un certain nombre de tentations capitales dans le domaine de l'évaluation.

On peut encore et c'est heureux, le temps du diplôme faire l'expérience du temps de la création, de la formation, de la réflexion, sans que la logique du chiffre l'emporte.

On peut encore et c'est heureux, le temps du diplôme faire l'expérience du primat du sensible, du fondamental, de l'invention d'un art qui viendra modifier la culture et non l'inverse. Pensée et pratique sont à l'œuvre.

On peut encore et c'est heureux, le temps du diplôme, c'est-à-dire le temps de l'exposition des travaux de l'étudiant en 5^e année, faire l'expérience de l'articulation du mémoire et de la production dans une logique de création. Le mémoire est aussi objet d'invention. Les deux épreuves soutenance des travaux et du mémoire sont unies et le diplôme se déroule pendant une heure devant un jury composé essentiellement d'artistes, écrivains, théoriciens, designers, architectes, professeurs ou non en écoles d'art.

François Bon, Goëlle Hippolyte, Pascal Lièvre, Muriel Rodolasse pour le jury option art, Serge Le Squer, Fiona Meadows, Hélène Robert, pour le jury option design et les coordinateurs Cécile Marie-Castanet et Frédéric Fredout ont pendant une semaine d'épreuves, rencontré et partagé cette liberté de création chez les jeunes étudiants et étudiantes de la promotion 2015 de l'ESADMM.

Menée par chaque étudiant, indépendamment de toute logique du chiffre, et de tout compte, la temporalité propre à une école d'art se caractérise fondamentalement par sa liberté de construire une aventure artistique. Le temps scolaire, est un temps libre, souverain, celui de «otium qui allie repos et méditation et permet de s'adonner au loisir studieux.

La skholé est ce terme dont on espère qu'il résistera encore quelques décennies aux tentatives du négoce et du chiffre, et qu'il continuera à définir au mieux ce qui sont nos écoles supérieures d'art.

Ces établissements paradoxaux, lieux de repos et de loisir, mais aussi d'étude, d'application, de paresse et d'inaction, lieux de libre disposition de son temps, pour donner le meilleur de soi et qui ne peut être forcé, sont au sens grec du terme, le modèle idéal de la Skholé.

Redonner à l'École son sens de skholé, c'est résister à l'idée qu'elle ne servirait qu'à nous adapter à des modèles dominants plutôt qu'à nous en émanciper. C'est la comprendre comme lieu d'apprentissage et d'expérience et de la durée. Le temps de la construction artistique ne peut être standardisé.

« Gratitude du jury aux étudiants et l'équipe de l'ESADMM pour la qualité et l'intensité des univers présentés, et la capacité des étudiants à accepter une discussion dense et sans compromission sur les enjeux de leur démarche » (extrait du rapport pédagogique du président et des membres du jury, session art juin 2015).

Cécile Marie-Castanet et Patrice Carré,
Coordinateurs de l'option art.

Zelle Petrovic	4
Sabrina Petrovic	6
Sarah Petrovic	8
Tom Petrovic	10
Maria Petrovic	12
Paula Petrovic	14
Alexandra Petrovic	16
Maria Petrovic	18
Alexandra Petrovic & Maria Petrovic	20
Franciska Petrovic Petrovic	22
Corinne Petrovic	24
Julian Petrovic-Petrovic	26
Melancholia Le Petrovic	28
Maria Li Petrovic	30
Ying Li	32
Marie May & Louis Petrovic	34
Richard Petrovic	36
Joan Petrovic	38
Barbara Petrovic	40
George Petrovic	42
Julia Petrovic	44
Richard Petrovic	46
Richard Petrovic	48
Maria Petrovic	50
Corinne Petrovic	52
Maria Ann Petrovic	54

ZELIE BELCOUR

DNSEP option art

zeliebelcour@gmail.com
belcourzelie.com

Série Soufflage, 2015
peinture acrylique et peinture à l'huile
et sérigraphie sur papiers colorés

F 4

L'énergie de la crise

Laisser son corps agir, venir, repartir.
Laisser la spontanéité, le mouvement, l'onde
s'emparer de la peinture. Immerger les
spectateurs dans la couleur. Qu'ils se sentent
happés, comme aspirés dans une autre
atmosphère.

Je fais souvent tourner mes toiles d'un quart
de tour à chaque phase de travail.
Elles obtiennent du coup quatre « lectures »
possibles. Dans la majorité de mes productions,
le sens de l'objet ne se choisit qu'une fois
accroché à la verticale.

J'ai besoin de me perdre, pour ensuite me
retrouver. Il me faut me sentir « coincée »,
pour stopper pendant quelques jours
la production, et revenir avec un regard neuf
sur l'objet, pour de nouveau l'appréhender.

Cloisonner un espace défini, une palette
de couleurs, faire qu'elles tiennent dans
l'espace ou les laisser s'échapper. Je choisis
mon format avant de choisir mes couleurs,
c'est aussi important. La vibration des couleurs
juxtaposées crée un mouvement. L'intensité
des tons, la superficie des plans et l'opposition
des couleurs donnent des sensations
simultanées d'espace et de profondeur.

La couleur a le pouvoir d'intervenir sur les
affects. J'ai un contact direct avec chaque
couleur, l'ensemble des couleurs ne se mélange
presque jamais, sur ma palette mais seulement
grâce à des effets de transparences sur mon
support (toiles ou papier).

La répétition des motifs suggère le mouvement
et produit un rythme saccadé qui se déploie
dans l'espace.

La composition sans limite intègre le spectateur
dans la toile. Les formes glissent les unes dans
les autres. Le but étant de créer une tension.

Mes peintures font partie d'une « masse »,
mais sont singulières. Chacune vit dans un
espace, donné par la forme, et cohabite avec
les autres. Il y a parfois confrontation, alors que
d'autres fois, c'est l'accord parfait.
Rien n'est figé.



SABRINA BELOUAAR

DNSEP option art

belouaar.sabrina@hotmail.fr
www.sabrinabelouaar.com

Henno, 2015, 210 x 151 cm, Henné sur toile

P 6

À travers un corpus d'œuvres issues d'un scénario qu'elle nomme « héritage culturel », elle reprend à son compte les questions de genre et d'identité qui affirment que tout serait constructions sociales et culturelles performatives qui mimeraient souvent de manière parodique une assignation d'ont personne ne connaîtrait (les origines...). Sabrina Belouaar prend acte de ce corps qui forme autant qu'il se forme, qui se norme dès la naissance avec les informations qu'il incorpore jusqu'à construire sa singularité. Le corps plastique de l'artiste qu'elle s'ingénie à opposer aux modes de représentation les rend inopérants dans un face à face déroulant entre construction et déconstruction des normes oppressives que le monde de l'art ne cesse de créer. [...]

Recouvrement ou effacement, l'artiste ajoute ou retire sans cesse de la matière pour dévoiler les structures rigides d'un art autoritaire à déconstruire. [...]

Dans Henno, l'artiste présente accrochée au mur une toile qu'elle a recouvert de henné mimant la figure du monochrome. Forme inventée au début du XX^e siècle et devenue au fil du temps un genre à part entière, l'artiste lui oppose un médium fragile qui se détériore et qui n'arrive jamais à incarner une couleur unifiée, c'est un monochrome qui montre son impossibilité à être réellement monochrome, sa matière ne pouvant se résoudre à l'incarner vraiment. [...]

Qu'est-ce qui donne matière aux corps ? Qu'est-ce qui les fait signifier ? Et comment l'artiste peut-elle construire des systèmes de présentation qui laissent la possibilité de dépasser les catégories constitutives du corps dans des espaces et dans des formes moins autoritaires ou plus appropriées ? C'est le chemin sur lequel Sabrina Belouaar engage une partie de ses œuvres, entre construction et déconstruction, elle mène les stratégies normatives du monde de l'art auquel elle oppose un supposé héritage culturel qui lui serait étranger.

Extrait d'un texte de Pascal Lièvre, septembre 2015



SARAH BONGIOVANNI

DNSEP option art

sarahboubille@hotmail.fr

« Et si on donnait la parole à la truc création et à elle, l'autre... »

« Nous sommes moi comme une armée, moi pas seules; moi dominante et moi troublante pour d'autre et réconfortante pour elle. Elle s'entoure; aussi... parfois... surtout... »

Je me suis demandée d'où je venais, je viens de tout le reste, de tout le tour. D'abord je viens de sa mère et de son père, ensuite je viens de sa famille puis je viens de ses yeux, je leur ressemble à tous.

Je viens de ses yeux qui regardent le monde, je viens d'images qu'elle voit, qu'elle aime et qu'elle collecte au fond d'elle.

Je suis pulsion et songe.
Je suis pensée et juste forme.
Je suis beaucoup inconsciente et très peu inconsciente.

J'ai l'impression qu'elle me fait muer tout le temps, que je change continuellement de peau.

Elle cherche.
Elle cherche.
Elle cherche.
Et quand elle trouve, elle passe déjà à autre chose.

Sans titre, 2015, dimensions variables,
technique mixte

38

Elle cherche.
Elle cherche.

Ces instants là,
Elle est comme dans un état second, rempli d'excitation, de vigueur et d'imagination. Ses doigts découvrent tellement de solutions en me manipulant, ma peau et la sienne éprouvent tant de sensations que j'adore changer de peau.

J'aime qu'elle me fasse incarner autre chose.
Une chose qu'elle n'avait pas même imaginée une heure avant.

Je suis sienne et elle est mienne.
Elle projette ses failles en moi, elle me fait elle, elle me rend forte, elle m'entoure, me contourne et me rend contour.»

(extrait) 2015



TONY CEPPI

DNSEP option art

ceppitony@live.fr
www.tonyceppi.com

« J'ai en face de moi un gorille qui doit me faire deux fois en largeur et deux têtes de plus avec des biscottes plus épaisses que deux cuisses rassemblées en une. Ses lèvres forment une sorte de joint qui, je pense, n'a rien à envier à l'aspiration d'un Dyson. Un crâne nu et luisant et un regard qui en dit long sur son passé dans les douches de la prison. [...]

Je ne peux m'enlever cette image de l'esprit. Cette gorille sortie tout droit du zoo de Méphisto ne désire qu'une chose, faire secouer les noix de coco, les faire s'entrechoquer jusqu'à l'obtention de leur lait. Je vous passe mes autres commentaires. Je continue mon ascension vers Manhattan avec le cœur léger de me pas m'être fait pincer. Je reprends mon observation nocturne tout en méditant sur les images intemporelles des bâtiments illuminés. Le reflet et la transparence des fenêtres vitrées laissent s'additionner l'intérieur avec l'extérieur provoquant une altérité de la réalité. Les images se succèdent les unes aux autres. »

Extrait de *Grommonw.Orkintrevier.Réviewy.*
2012, Tony Ceppi

(1) et (2) Sans titre, 2015, 200 x 200 cm, techniques mixtes

P 10



INÉHA COSTEROUSSE

DNSEP option design

inehacosterousse@gmail.com
www.inehacosterousse.com

Skin de prothèse, création d'un harnage de prothèse sur mesure, juin 2015, Sky composite, (Inéha Costerousse)
Photo : Sébastien Nivrand

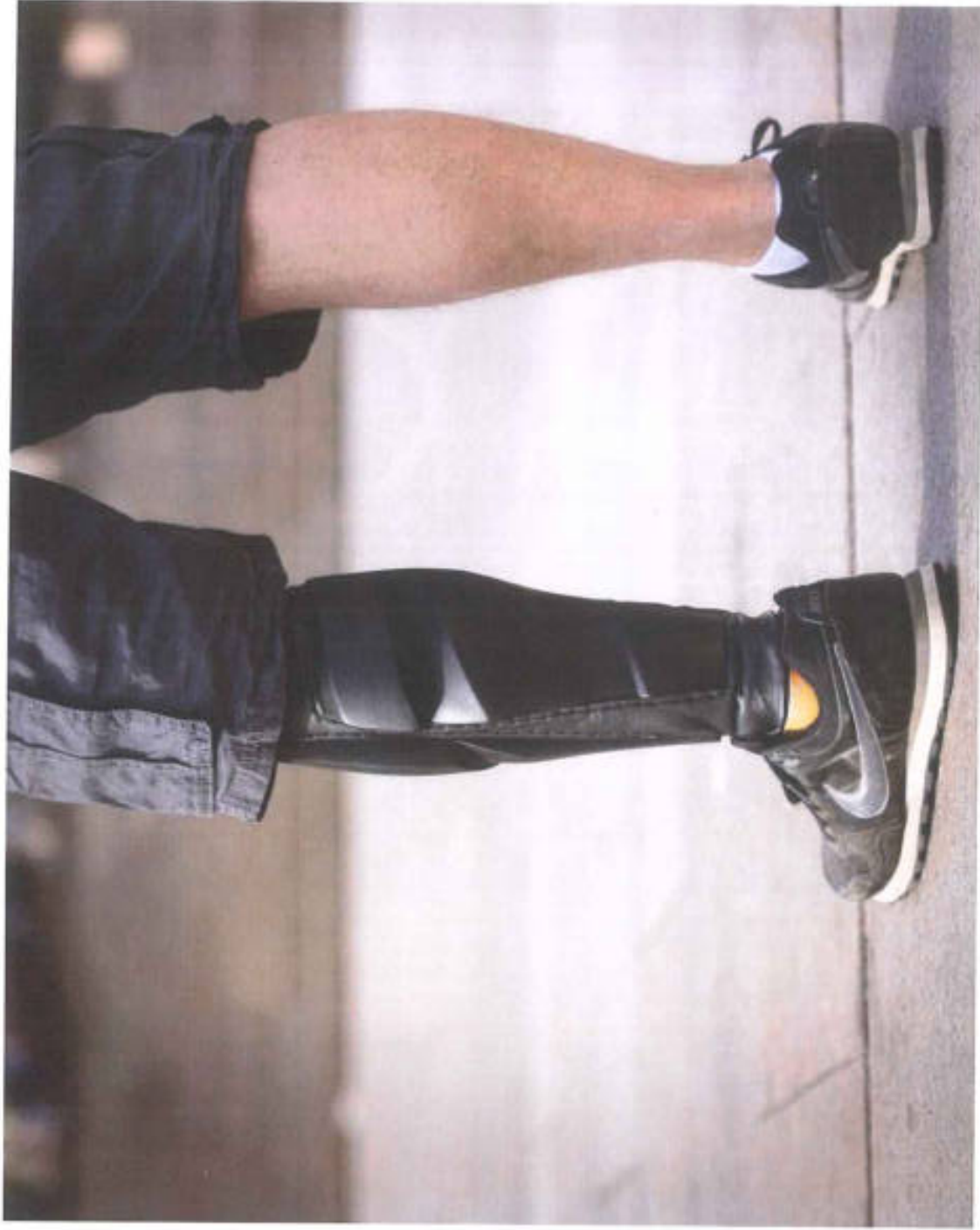
P 12

Inéha Costerousse s'intéresse aux relations que nous entretenons avec notre double.

Elle crée des masques, des parures et des prothèses qui interrogent ou prolongent l'identité de celles et ceux qui les portent.

Il y est question d'effacer la provenance, l'origine du matériaux pour lui offrir une autre lecture que celle qui lui a été attribué.

Son travail s'inscrit dans le domaine du "body design" qu'elle définit comme : « pratique qui instaure une relation entre l'objet et le corps à travers une représentation de soi intrinsèque à la vie en société, le "body design" questionne l'union du corps à l'objet et vice versa ».



BEATA CZUDOR

DNSEP option art

czbejuska@gmail.com

www.beataczudor.blogspot.fr

Sans titre, 2014, 145 x 200 cm, technique mixte sur toile

P 14

En regardant certaines images, nous remarquons seulement un système de lignes qui dessinent une sorte de paysage, une forme organique. Nous ne savons pas vraiment s'il s'agit d'un fleuve, d'un arbre, ou d'autre chose. Et il se trouve qu'en agrandissant les petits détails, ou en diminuant les grands éléments, nous ne sommes plus sûrs de ce que nous sommes en train de voir.

En jouant sur les échelles, nous obtenons des images intéressantes où des ressemblances frappantes ressortent des structures observées. Ce que nous voyons dépend finalement de notre point de vue.

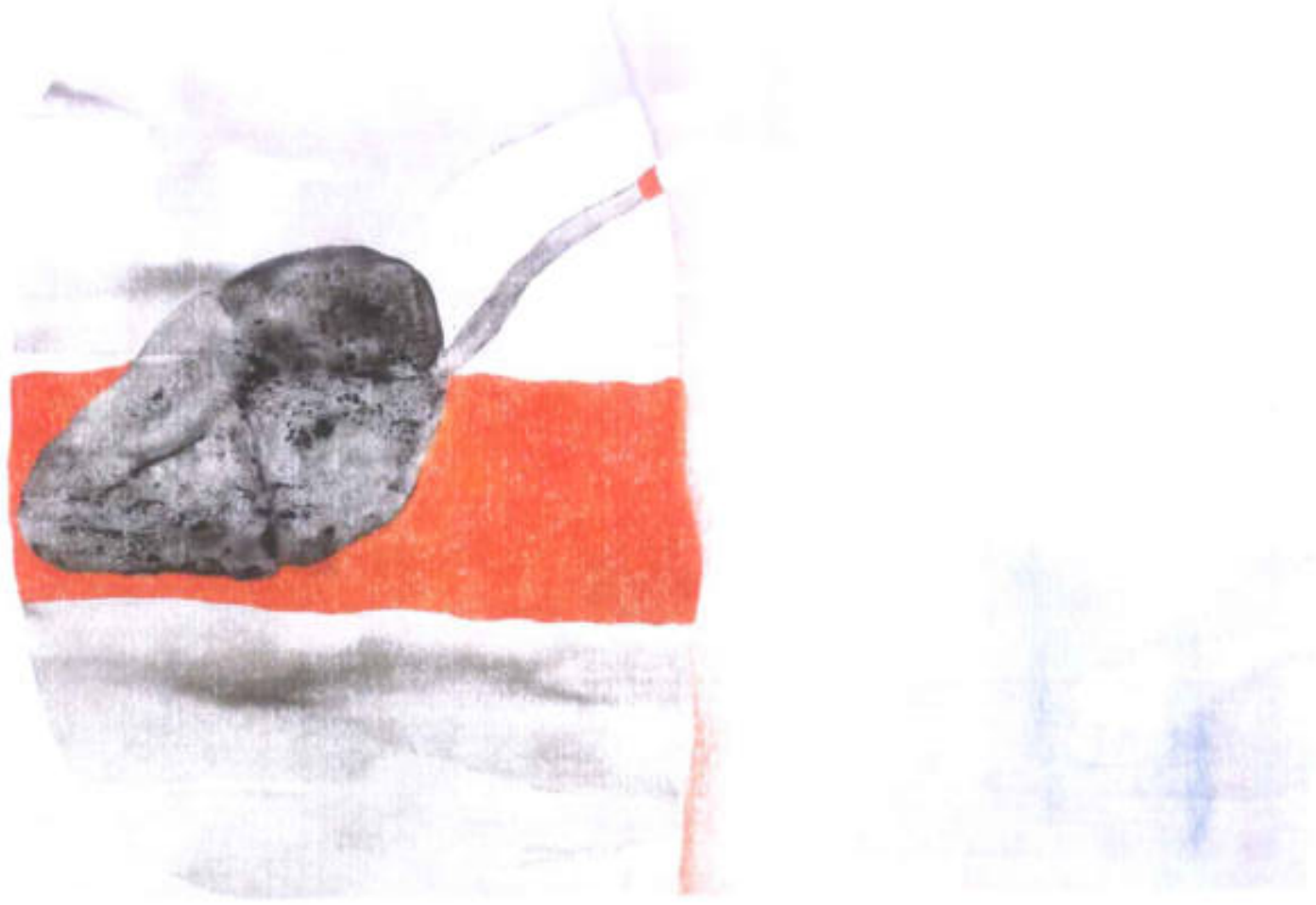
Je contemple les fragments organiques tout autour de moi, en marchant sur le trottoir, dans l'herbe, à l'école, à la maison. J'aime voir les détails qui se perdent entre eux. Je les photographie, je les dessine et parfois je les mets dans ma poche. Je les sors plus tard dans l'atelier. Sur mes toiles, ils ne seront plus invisibles ou insignifiants, ils auront un rôle important dans un nouveau paysage fictif. Lors de mes promenades, j'observe les feuilles, les pierres et le sol. Je m'allonge dans l'herbe en tournant ma tête et les points de repères se mélangent, le bas et le haut, le gauche et la droite se confondent. Les cailloux sont juste devant mes yeux, en face de mes pupilles. Ils sont grands et leurs contours sont épais. Derrière eux, tout est flou, moi.

Lorsque nous regardons les éléments de la nature, nous voyons un système qui se multiplie progressivement. Comme s'il y avait toujours une nouvelle porte qui s'ouvrait.

Une sorte de circularité des tâches et des lignes rondes apparaît dans mon travail. Je peins et je dessine les espaces extérieurs de mon point de vue intérieur, corporel et mental, pour produire des formes métaphoriques, qui nous font penser au monde qui est autour, mais aussi à ce qui peut être en nous.

J'aime lorsque nous ne pouvons pas les identifier, lorsque ce que l'on voit est une analogie, ou juste une question, une suggestion.

Extrait de 13+1, (moi), DNSEP 2015



OLEK DO (ALEXANDRE DOIGNON)

DNSEP option design

olekdo@gmail.com
olekdo.com

DeRef // édition, mai 2015, électrophotographie
20 x 28 cm, 114 pages, 2 exemplaires // papiers Popset
30%, Recycled Reotase/Black 240g/m2, Cycluzpfsset
140g/m2, carbor, bi-calore 250g/m2 et carton coloré
200g/m2

P 16

Je l'ai rencontré un matin de novembre au fond
d'une classe dans une pinède dans la banlieue
d'une grande ville du bassin Méditerranéen
avec un projecteur cloué au plafond et un walkie
talkie pour le faire marcher.

Il a dit: j'aime le graphic design: je suis prêt à
laver vos carreaux.

En guise de lavage de carreaux, on a lavé du
matériel éditorial dans un plongeur géant blanc
qui habite à côté d'un cube en nuisette
en dentelle.

Interview

SS: est-ce qu'à chaque fois que tu fais un livre
il est différent du précédent ?

OD: un livre, c'est comme une pâte à crêpe;
quand on sait faire un livre on le fait mieux à
chaque fois.

SS: et après, tu le remplis comment ton livre ?

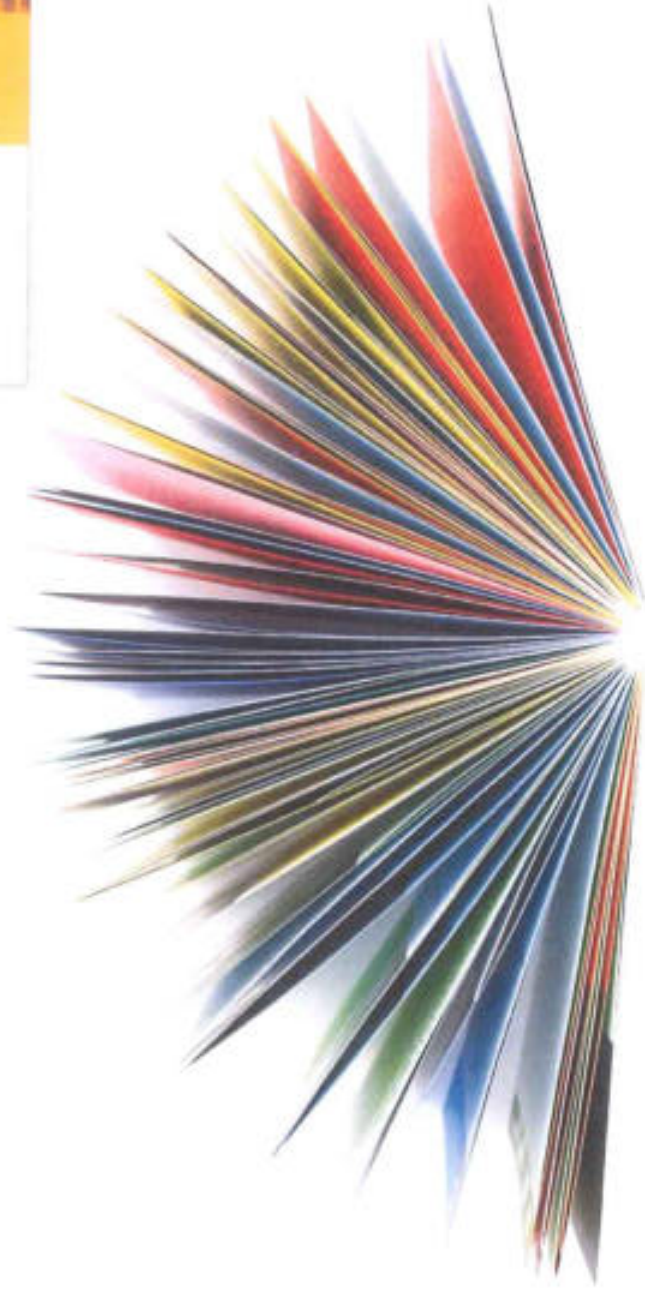
OD: après, moi, l'histoire c'est que je trouve...
le livre c'est une extériorisation de la mémoire;
un artefact. Dans ma mémoire y'a des intuitions
à l'état de bébé-idées, des K7 de "la belle et la
bête" de quand j'étais petit et des VHS de "succe-
moi dans la cave" aussi: le livre c'est le support
qui me permet de formuler un avis sur tout ça.

SS: c'est un contenu, ça ?

OD: comme on se l'est dit avec Christine
la semaine dernière, un contenu c'est ressaisir
une réalité, s'approprier des utopies, agencer
des penser, mettre en forme des idées,
copier, coller, indexer, fabriquer, être toujours en
mouvement, la mobilité comme paradigme,
suivre le flux et incarner le lien.

SS: wow, ébé mon pimplin, ça c'est du vrai french
thinking.

Susanna Shannon



MICOL GRAZIOLI

DNSEP option art

micol8giambo@hotmail.it
emigrazio.wix.com/portfolio

Arché, Marseille 2014-2015, plâtre, acier

P 18

« La plupart de la réalité est invisible et ce sont aux choses visibles de nous donner la possibilité de déduire l'invisible. »
Giovanni Anselmo

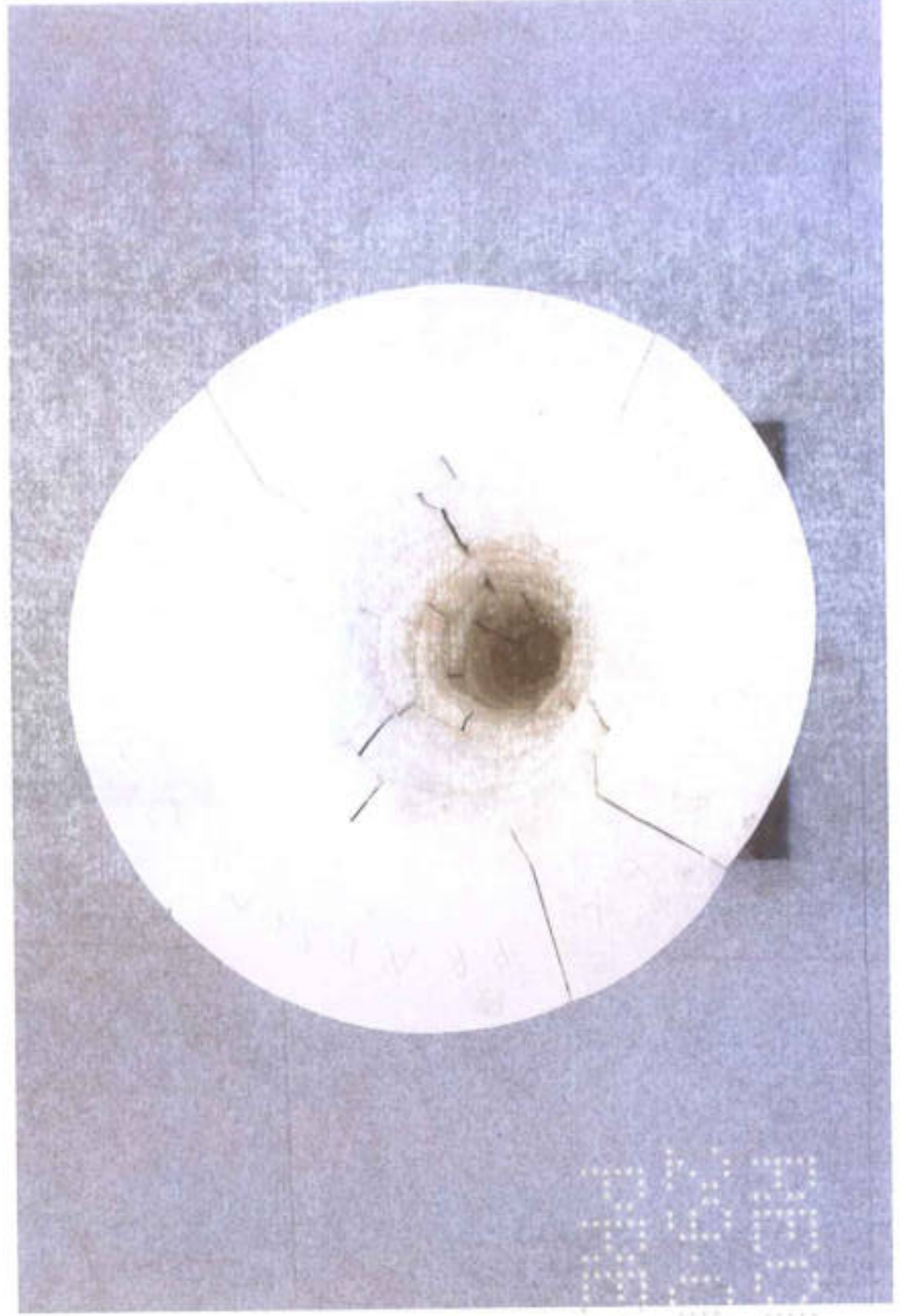
Le visible incomplet évoque l'invisible et nous permet de l'imaginer. L'essence de ce qu'on voit n'est pas l'apparence de la matière, mais l'énergie invisible cachée dans la forme, le mouvement générateur.

Absence : prov. absentia, abesse : ital. Assenza ;
ab : éloignement + esse : être.

Essence : lat. Essentia esse ; ital. essere : être
d'un chose.

Composer, décomposer et recomposer à nouveau. Ce qui reste, c'est l'invisible.

« La maggior parte della realtà è invisibile e sono le cose visibili a darci la possibilità di dedurre l'invisibile. »



ANTOINE GRULIER & PIERRE PAUSELLI

DNSEP option art

pauselligrulier@gmail.com
funisntdead.tumblr.com/



Antoine Grulier & Pierre Pausell travaillent ensemble depuis 2012. Ils ont établi un processus créatif où chacun tire partie des qualités et des défauts de soi et de l'autre afin de créer un équilibre où le figuratif et l'abstraction s'opposent systématiquement, créant un espace où organisation et désorganisation s'entrechoquent. Une collision entre la rigueur de Pierre et le souffle destructeur d'Antoine.

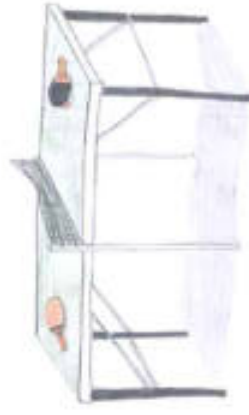
Leur travail est à mi-chemin entre le vestige et le monument. Il se propage à travers toutes sortes de médiums tels que le dessin, la peinture, la céramique, etc. Leur volonté est de toujours mettre l'œuvre en doute et de briser les certitudes.

Tous deux baignés de « culture Skate », de groupes de musique issus de la scène Lo-Fi « Do It Yourself » ainsi que d'ambiance « post-grunge » fin des années 1990/début 2000, ils s'emploient à célébrer la « loose » comme esthétique et comme démarche. Ils récupèrent les codes et les signes de la Culture Internet, du fan art, des films et des séries, et s'en servent comme matière première dans leur travail.

Dans une culture d'aujourd'hui, celle du « FUN », du « WTF » mais aussi celle des 25 onglets internet ouverts, il n'y a plus de frontières entre Soufii Pork et Matisse, entre Daniel Johnston et le Seigneur des anneaux, ou encore entre Phillip Guston, le magazine *Thrasher* et Josh Reames.

Tout cela crée dans un même espace un support à la fois visuel, critique et sonore, ne laissant plus de place à la hiérarchie mais à une démarche globale où chaque sujet prend place dans un ensemble.

EVIL III
ME II



FRANÇOIS-XAVIER GUIBERTEAU

DNSEP option art

fxguiberteau@gmail.com
fxguiberteau.tumblr.com

[pwa], 2015, sérigraphie sur papier, 46 x 65 cm,
série de 15 tirages

P 22

Écran

L'image représente, mais surtout doit se présenter d'une façon ou d'une autre.

Elle a besoin d'un support, d'un objet intermédiaire pour exister: un hôte dans le langage parasitaire de la SF. L'écran apparaît alors comme support: le tableau, la page d'un livre, le moniteur d'ordinateur.

L'espace du tableau comme celui de l'écran devient la zone de passage des signes.

Une zone de flottement prête à recevoir l'information en transit. Une circulation du langage picturale, la circulation des formes. Qui une fois sur la surface se lient, deviennent éléments parmi d'autres, des objets interchangeables. Circulation, mobilité, zapping.

La peinture a perdu son centre, comme éclatée en traversant l'écran, elle n'est plus dans un tout, dans un cadre (espace et structure).

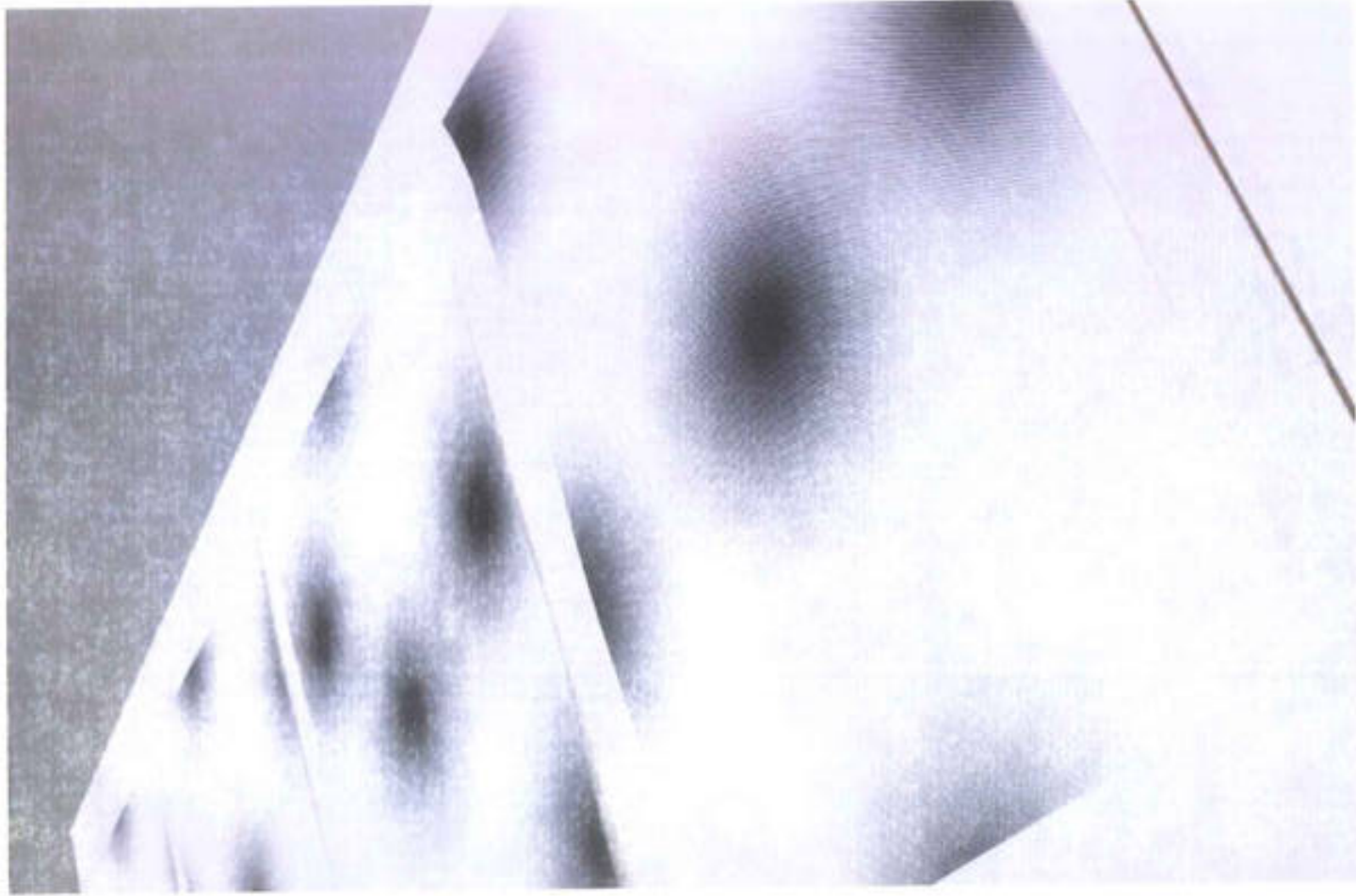
Elle court à travers les écrans qui forment le monde. Un monde à portée de main glissant sous nos yeux. L'œil touchant la matière en train de se faire.

Avoir la possibilité d'aller au cœur de la peinture grâce à sa dislocation. Décomposée sur la table d'opération. Le coup de pinceau, en tant que constituante atomique de l'image peinte, resserre le champ de vision sur le détail pictural. Zoom.

L'écran comme surface de projection, mais aussi comme paroi, une barrière entre deux entités. Il transforme notre vision. Jamais limpide, même dans sa transparence. Comme un verre déformant agit sur l'image qu'il le traverse.

Il ne nous permet que de voir une partie de ce qu'il détient. Ce n'est jamais qu'une apparence, une surface. Il ne nous dit rien de ce qu'il est. Derrière des faux-semblants, le trompe-l'œil, il revêt parfois la forme de ce qu'il n'est pas et prend l'image d'un autre. L'écran tel le masque cache l'identité de celui qui le porte.

Extrait de *Écrits*, partie II
mémoire de DNSEP 2015.



Au début était le mot «Manifestation» :
La manifestation, d'après son étymologie latine : « manifestò, as, are » signifie montrer, rendre visible. Cela a donné lieu aux différentes définitions en langue française : en premier, la manifestation divine dans l'idée de l'apparition ; en second, le fait de rendre visible quelque chose comme les sentiments ; en troisième – et seulement depuis 1845, la révolte, l'expression collective et le mouvement de foule. (...) Cette action est un générateur infini de formes de par les qualités qu'offre chaque individu qui la compose. Sa puissance créatrice est colossale, tant dans l'objet, que dans le discours et dans le symbole. Elle parle d'unité et de démultiplication des forces pour être mieux entendue. Elle parle aussi de division, et de désaccord. La forme de la manifestation est difficilement définissable tant ses possibles peuvent s'étendre vers d'autres sphères et éprouver les limites de la politique, du droit et donc de l'Etat en tendant vers de nouveaux modes d'action, d'expression, de participation et d'apparition. D'autant plus que le monde est en pleine mutation technologique et que s'annonce l'aube d'une nouvelle civilisation, « la civilisation informationnelle » comme la nomme Jean Lojkin, dans un web article de l'Humanité¹. (...)

Après les grands rassemblements pacifiques autour de Charlie Hebdo, alors que j'approchais des conclusions consternantes qu'aujourd'hui se mobiliser ne veut plus dire grand chose, je vois plusieurs millions de personnes réunies dans toute la France et à travers le monde. Alors je remets tout en cause. La manifestation serait-elle donc l'intouchable concept, forme, boule d'énergie qui ne peut entrer dans aucun

moule, ou plutôt dans tous et ce tout en restant un élément libre. C'est la manifestation du droit inaliénable à l'homme de penser, d'exister... Le "Cogito ergo sum" de Descartes ? Ou plutôt Manifesto ergo sum = je manifeste donc je suis. Pierre Bourdieu, « Les pauvres n'ont pas d'alternative entre se taire et être ».

La question de l'existence est belle et bien inhérente à la manifestation car dans l'étymologie latine du mot, « manifestò, as, are », qui signifie montrer, rendre visible, il y a cette idée de perception de ce qui est vu donc de ce qui est ! Donc l'apparition de l'apparition, la manifestation de la manifestation, le manifestò (rendre visible, montrer) de la manifestation.

¹ Francis Feu-Péhen, Luiza Toscano, Alain Touraine, Jean Lojkin, Albert Dujon, Mouvement social, partis politiques et syndicats : une nouvelle donne ? l'Humanité, mercredi 18 février 2015, p.5.



JULIEN LAVAINE-CHAMPAGNE

DNSEP option art

julienlavaine@hotmail.fr

Mallio, 2015, 176 x 25 x 25 cm, béton, fer à béton, bouchon de sécurité, antrouille noire, vernis à ongles.

P 26

Iles

Pénétration: action double, sexualité indéterminée. Ni domination, ni soumission: pour le gant enfilé, la Passion est invitée. Absurdes réflexions ? Désir, passion, perte des sens: Essence retrouvée.

Du bien... Ni plus, ni moins mal. Qu'il aille au Diable ! Dé-soumissions ô suggestions: qu'aux tentations de la chair, les chaires succombent ! Et pas sans mâles. Des fers en attente, pour points de départ. Latente. La clef du projet.

Ô-sculptures, conjugaisons de vide et de plein, de jour et de nuit, de chaud et de froid. Un univers qui s'inspire des constructions pour bâtir des rencontres... Brutes et sensuelles, des lignes à la Couleur: contrastées.

Des blancs des fonds aux Noirs, ô Nyl, Ô-sculptures de Couleur chantée, matérielle, ou en sur-peinture appliquée, des brutes de chantiers aux palettes de vernis enchantées.

Ô-sculptures, hybrides de tradition, autonomes objets de Matière transcendée, tout d'un coup valant plastique l'imperfection, par la main forte avec la matière renouer matériaux et confrontations.

Ô-sculptures, hors camp, hors ghetto, par-delà codes, cages, par-delà d'effritement, par-delà zones d'ombre et lumière éblouissante.

Ô-sculptures, rencontres d'actions, couleurs et sensations, matériaux, matériaux et constructions, féminines, masculines, mâles et femelles. Pour son rencontreur refléter, concerner, inviter, éprouver...

Pour l'au-delà caresser, atteindre l'irrationalité et universalité...

Autant d'hybridations pour conjuguer la multiplicité, des rencontres à la Vie.

Ô-sculptures: Êtres sexués. Ainsi sommes-nous, Ainsi sont-Elles.



MAHATSANGA LE DANTEC

DNSEP option art

mahatsanga@laposte.net
mahatsang.wordpress.com

Tout change à l'intérieur d'un train. Suspendu entre le départ et l'arrivée, nulle-part, hors du temps, et par la fenêtre le monde qui défile. Dans ce moyen de transport, le regard change, la perception du corps change, celle du temps et de l'espace aussi. Les rapports humains sont différents, comme libérés des contingences de la stabilité. Quand le retard indéterminé étreint cette suspension temporelle, tout se relâche, se libère, en apnée dans l'instant, nous allions quelque part et il restera rien. Puis à l'arrivée, on ressort du wagon.

Je vois l'art comme un moyen de transport.

Que ce soit une prise de recul, un éloignement, ou un rapprochement, il y a un déplacement des choses, du corps, des sens, de l'esprit sur tout le reste. C'est un transport vers ailleurs qui est ici.

Dans mes grandes lignes, il y a :

L'observation des rythmes. Pulsation autistique, contemplation obsessionnelle de répétition réconfortante et musicale ;

La géométrie. La force d'une ligne, la stabilité organisatrice d'un angle droit, la dynamique d'une diagonale, la précision d'un point. Essentielle dans l'organisation et la perception de l'espace, comme une intuition, un instinct ;

Le désordre, l'entropie, la colère et la destruction. La crainte de sa propre colère, de son propre désordre. Une force cathartique impressionnante, une organisation intuitive et complexe ;

Géométrie instinctive, 2015, table, armoire, chaise, téléphone, ordinateur, écran, imprimante, papier, faux plafond, linoléum, tube d'acier.
Evoluc2 rythmique, 2015, bois, acier lant acrylique, poussière de charbon de minéral.

P 29

Le mouvement, comme l'essence du tangible, la condition du temps et de l'espace, le flux qui anime le corps jusqu'au geste.

Il n'y a certainement pas une unique destination à mon travail. En contact du contexte, dans l'espace et le temps, je cherche, avec l'intensité de mes obsessions, et les projets sont des arrêts perdus entre les directions de mes fascinations, espérant que le voyageur prenne du retard.

Géométrie instinctive, 2015

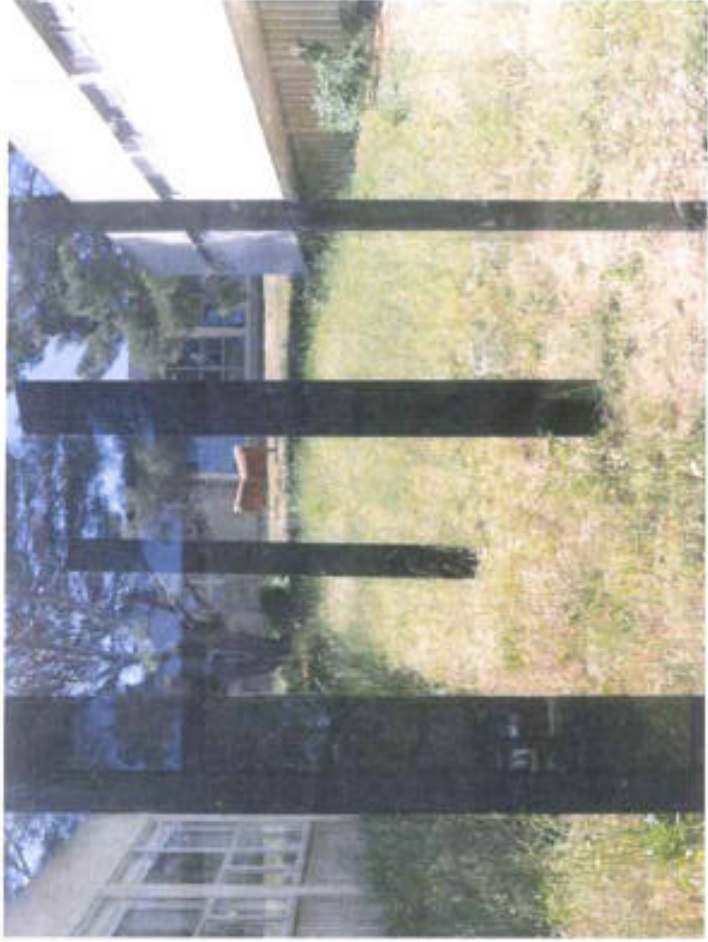
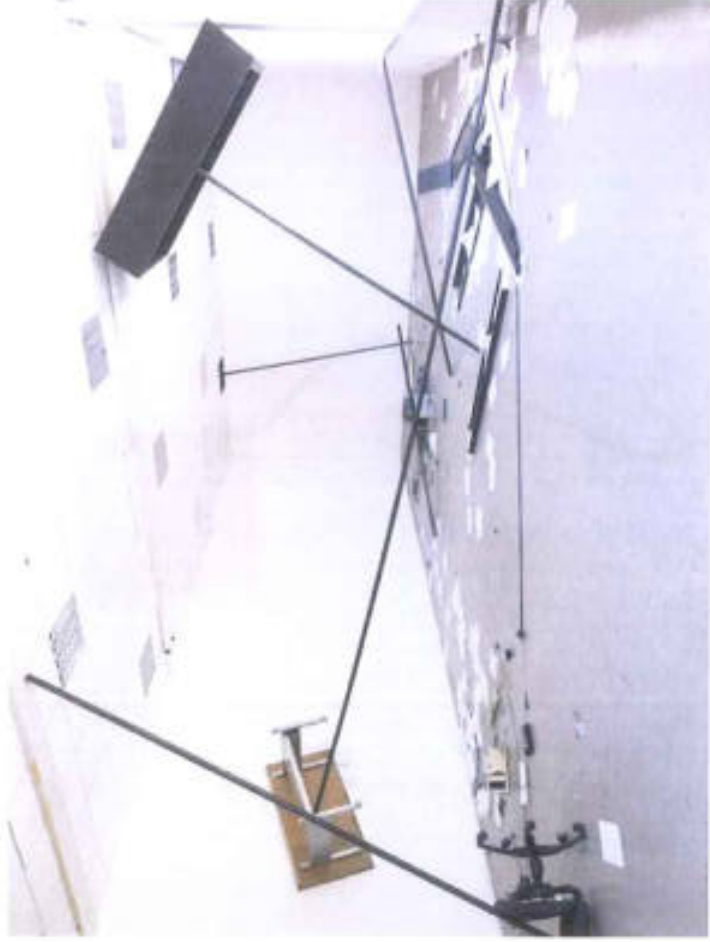
Un instant suspendu au creux de l'explosion géométrique d'un bureau. Plaisir de la composition intuitive et aérée d'une sauvagerie libératrice. Des tubes d'acier comme lignes de force, tendus, brisent la rectitude et le rangement autoritaire, dans l'espace étiré d'une architecture orthogonale sur-pressurisée par la colère.

Volume noir, 2015

La recherche d'un rapport corporel avec un volume massif, absorbant, instable, vibrant et pourtant rigoureusement rectangulaire et silencieux, diagonal et calme.

Ballade rythmique #2, 2015

Une résonance rythmique avec l'architecture, débordant des murs comme une dilution géométrique. Une composition intuitive et musicale d'alignements verticaux dans l'espace et le temps.



MANU LI WANXU

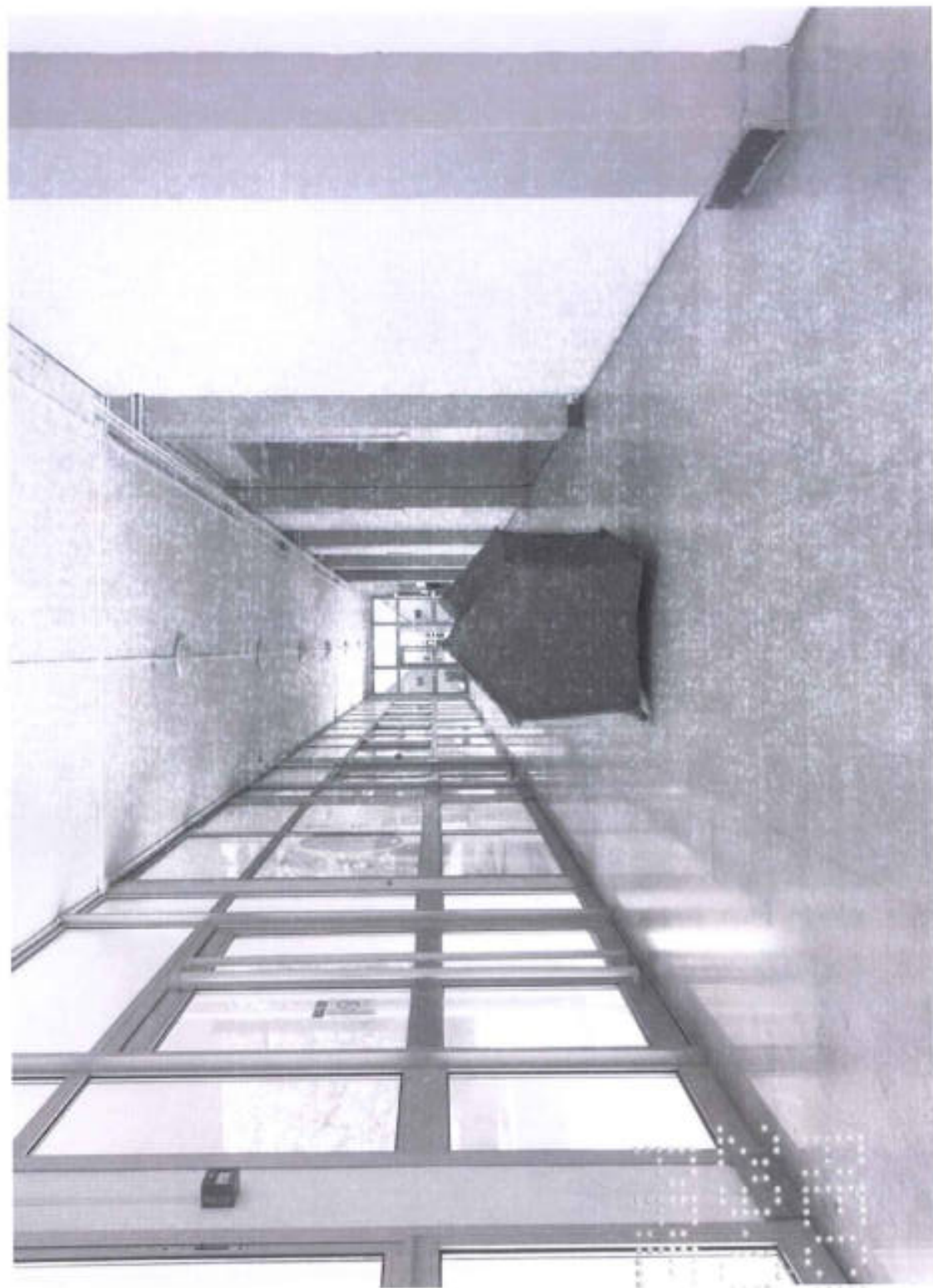
DNSEP option art

manulivanxu@gmail.com

Sans titre, 2015, 70 x 100 x 90 cm,
terre, paille, grillage, bois

P 30

Je suis
Je marche
Je respire



YING LIU

DNSEP option design

https://www.behance.net/ly_3

Pierre blanche : Chargé d'émotions, 2015, porcelaine

P 32

Notre mémoire est notre plus intime compagnon.

Les choses que nous avons eues, les histoires que nous avons créées constituent notre vie.

L'objet mémoriel nous fait retourner au passé.

Cette collection/famille se compose de quatre parties: Parler, Regarder, Écouter, Garder*. Elle offre la possibilité d'enregistrer les paroles et de les transformer en un morceau de musique par un codage de langage sous forme de pierre blanche. Ces objets transforment un souvenir en une forme autre solide, nous permettent de communiquer obscurément, et donnent à des morceaux d'information de langage une nouvelle identification. Les sensations ne sont jamais indépendantes, le monde est un monde de synesthésie.

"Music is the mediator between the life of the senses and the life of the spirit."

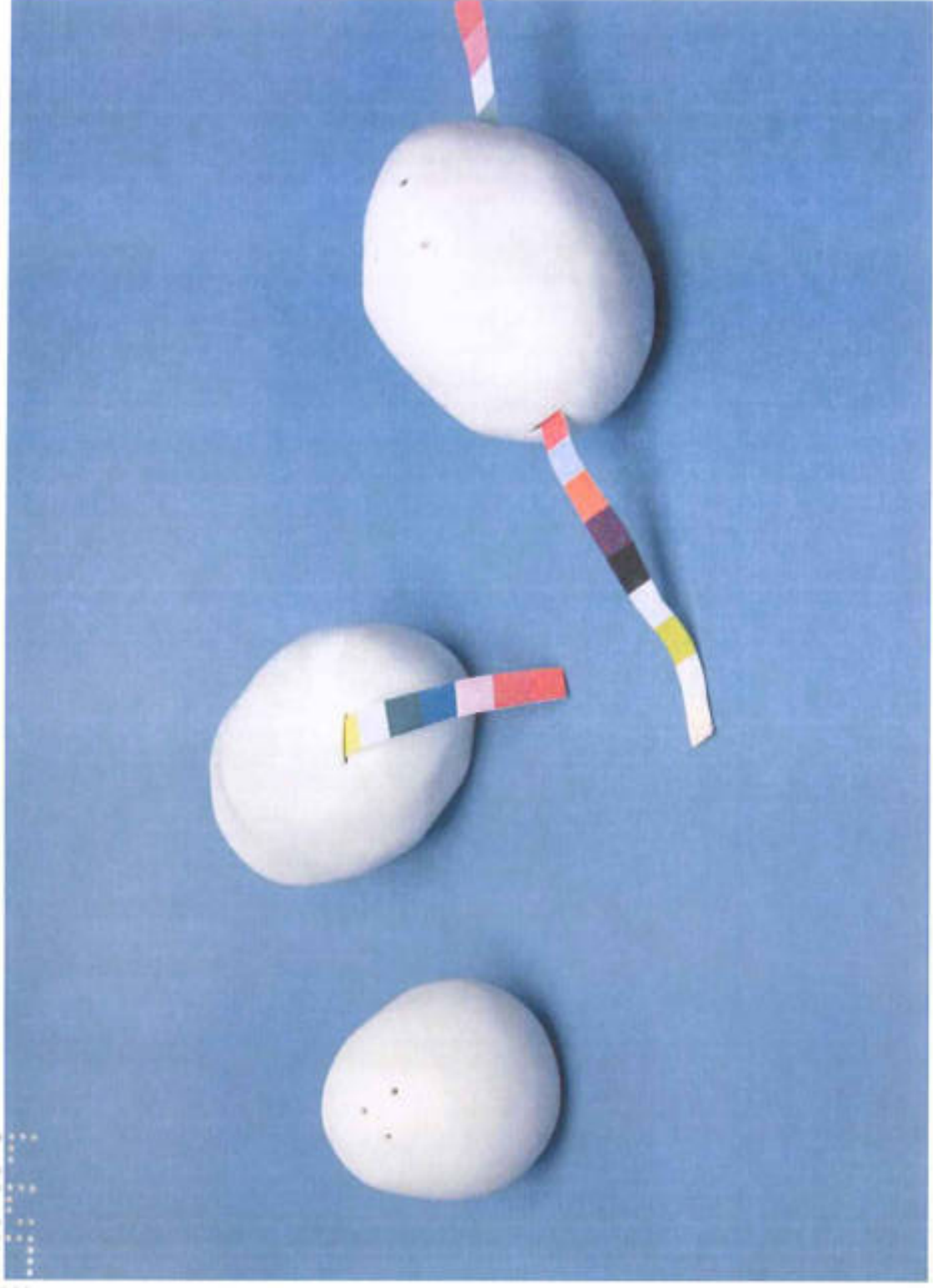
Ludwig Van Beethoven

***Parler**: parler devant soi, cet objet va transformer les paroles des lettres.

Regarder: coder les textes en couleurs et les imprimer par une bande de papier.

Écouter: tirer la bande et profiter de la musique qui vient de la pierre blanche.

Garder: mettre les bandes dans la pièce, conserver les messages permanents.



LES MARSISIENS (VINCE MUSY & LIVIA RIPAMONTI)

DNSEP option design

contacterlesmarsisiens@gmail.com
chezlesmarsisiens.tumblr.com

Les modules, projets Cours Saint Louis en place, 2015.
contre plaqué, roulettes, peinture, tasseaux,
autocollant

P 34

On a passé chacun les premières années à
« chercher un design »

Puis aux alentours de la 4^e année, on s'est
associés dans ces études. Travailler à deux, un
projet commun, un diplôme commun. Travailler
à deux va de pair selon nous avec l'idée
de travailler avec et pour les autres. L'origine
de ce qui est aujourd'hui notre jeune collectif.

Les Marsisiens.

Les débuts seront difficiles, mais Pete nous y
a préparé. On s'organise et on travaille à faire
grandir le projet créatif : expositions, appels
à projets, échanger avec les « collègues »,
démarcher, développer notre réseau...

Pete c'est un ancien étudiant designer urbain
de Montréal qui nous a accompagné sur un an
pour nous aider à gagner le temps qu'il a perdu à
construire son collectif.

On a défini l'espace urbain comme le lieu idéal
où pratiquer notre design, ancré dans la réalité.

Une mise en œuvre que l'on veut temporaire,
organique, jamais pérenne, la ville évoluant trop
vite pour que l'on puisse la planifier.

L'espace urbain offre la meilleure réflexion
notre travail, à travers les rapports aux
citadins, ceux donneront vie à nos projets.
utiliseront notre mobilier, évolueront dans nos
installations, habiteront nos espaces.
C'est pour-avec-à travers eux qu'on travaille.

On peut dialoguer, passer un temps avec eux,
les questionner, échanger nos expériences et
nos idées, modifier nos projets en fonction.

les enrichir, donner/recevoir.

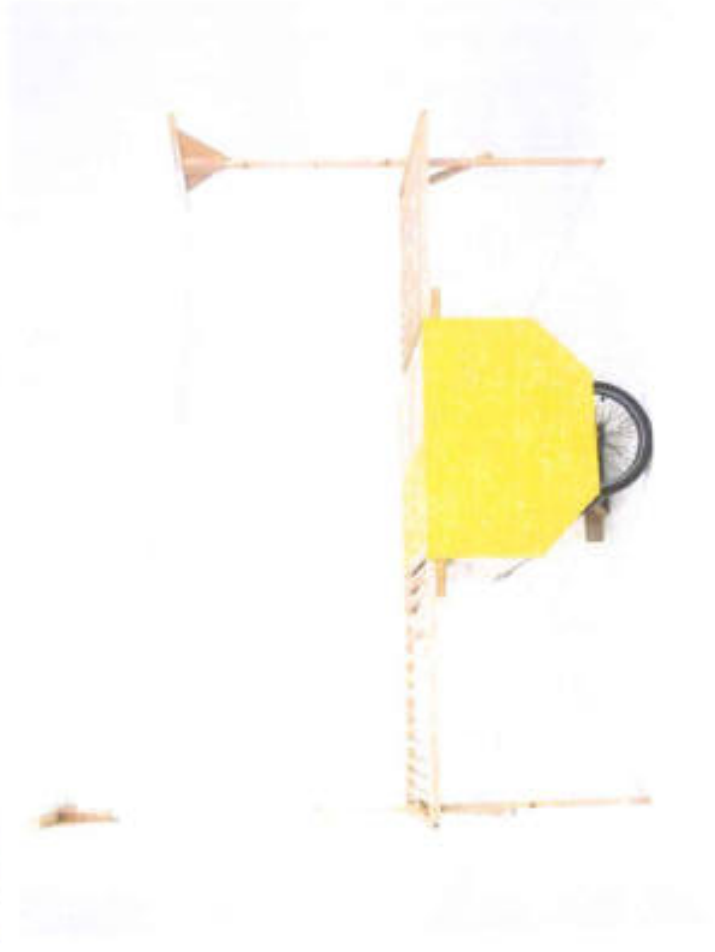
L'espace public est le théâtre de tous les gestes,
toutes les histoires, toutes les rencontres.

On conviendra qu'il est plus efficace de travailler
pour des espaces que l'on pratique nous même.

D'où notre choix de travailler pour Marseille, à
Marseille. Marseille se vit, se parcourt, se parle,
se sent.

À Marseille, rien ne peut se faire et pourtant tout
peut s'imaginer.

Les Marsisiens.



FLAVIEN ODORIN

DNSEP option art

flavien.odorin@me.com
www.flavienodorin.com

Commemoration, performance, 2015.
métier à tisser, destructeur de document,
fils de coton, t'agnes liser couleur format A4

p 36

Au centre de l'espace et face au mur du fond de la salle se tient un métier à tisser couplé à un destructeur de document. Ils font face à une série d'images en différents ensembles. Elles présentent divers objets personnels : bijoux, médicaments, vêtements ; ainsi que des œuvres d'artistes, livres, pages de carnets de recherches... Une collection recelant une mémoire. Le métier à tisser est prêt, les fils sont tendus et le travail est déjà avancé.

La performance s'engage au métier. Une pile d'images sur le banc. Je me saisis de la première et en même temps s'engage une parole.

Elle accompagnera toute

la performance, subordonnée aux gestes et aux rythmes qu'imposent le corps au travail, les sons cadencés du métier et le bruit mécanique du destructeur de document qui ponctuent la parole. Elle se déroule en même temps que s'enroule un ruban composé à chaque rang des lambeaux d'une image. Elle est toujours contrainte de ralentir, de faire des pauses.

Car le rythme est le même, une image est prélevée, passée au destructeur, les lambeaux ramassés en une natte puis glissés entre les fils de chaîne et tassés en un rang et ainsi de suite. La voix se plie à cette chorégraphie, selon que le corps s'ébranle et s'essouffle en tassant le papier dans la trame, ou que le bruit du destructeur plus puissant que la voix ne coupe une phrase en son milieu. Cette écriture orale ne se construit alors qu'autour du geste. Lorsque la pile d'images s'épuise, je dois me lever en continuant la récitation et prélever une nouvelle suite d'images sur le mur. Elles sont la matière première du tissage mais également les garantes d'une mémoire muette invoquée par la parole et incarnée par la bande textile.

Le métier permet dans un double mouvement, d'effectuer une transformation : les images, simples vues d'objets dépositaires d'une intimité, sont décomposées et recomposées par l'action conjointe du destructeur-métier-à-tisser et de mon corps le mettant en action. Libérant une parole durant la métamorphose des images en un ruban où la forme des objets n'y est plus lisible. Ces objets, dans leur valeur autobiographique, tentaient une sorte de portrait. Il ne pouvait prendre forme et se constituer dans sa profondeur et ses détails cachés qu'en brisant le mutisme de cette collection inerte par une transfiguration matérielle et orale.

Synthèse des diverses pratiques qui jalonnent le travail, Commémoration regroupe la photographie, le travail textile et la performance : outils d'exploration pour faire affleurer des intimités au travers de variations plastiques autour du portrait.



Après une formation complète en peinture et calligraphie chinoises traditionnelles, j'ai ressenti le besoin de comprendre l'esthétique occidentale pour confronter ces deux positionnements qui me paraissaient totalement différents. J'ai donc intégré l'École supérieure d'art et de design Marseille-Méditerranée. Dès le départ, mes recherches se sont portées sur le traitement de l'espace : mon projet était de "transférer" les éléments originaux de l'esthétique chinoise dans la peinture contemporaine, avec les moyens spécifiques qui sont les siens. En effet, ma peinture était jusque-là orientée vers la représentation du paysage dans des techniques modernes mais au cours de mon cursus, elle a eu tendance à délaisser la perspective tridimensionnelle et à se développer vers l'expression bidimensionnelle.

Comme dans de nombreuses peintures chinoises, le contenu est très simple : paysages composés de montagnes, de cours d'eau, de rochers... Mon but était de mettre l'accent sur l'expression de forme tout en conservant la notion de "vide", si présente dans cette esthétique.

Dans mon évolution, la peinture abandonne le besoin de représenter l'espace dans sa tridimensionnalité. Pour ce faire, j'ajustais l'espace, lui retire simplement sa profondeur. Après avoir débarrassé la représentation de la profondeur, mon expression devient plus libre qu'avant.

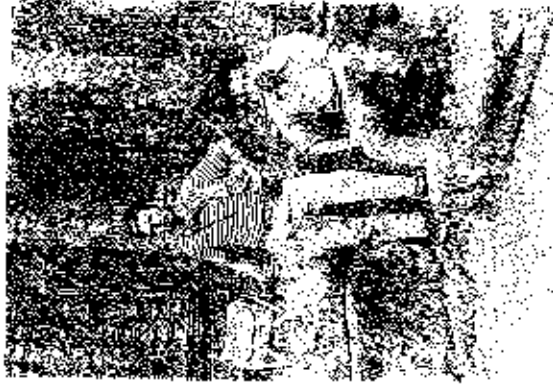
Dans ce processus, l'expression de la ligne devient plus restreinte afin d'avoir des lignes plus claires, pures et homogènes. De cette manière, ma peinture s'éloigne de la tradition chinoise et concrétise mes idées sur l'espace bidimensionnel.

Conjointement à ces recherches, j'ai été questionné par le choix du papier ou du format, choses qui jusques alors ne me préoccupaient pas vraiment. Modifier ces paramètres m'a permis de conditionner l'expérience visuelle du spectateur.

Enfin, j'ai opté de plus en plus pour des techniques de travail informatiques qui sont pour moi aujourd'hui le média le plus capable de fusionner les acquis de l'esthétique traditionnelle et l'expression de la modernité.

Représentation de l'espace et appréhension des espaces vides au moyen des techniques informatiques sont les chantiers qui actuellement sollicitent mes efforts dans le processus créatif.





L'Exil et l'Odyssée de Léon Parpoyal

C'est en 1943 que Léon Parpoyal quitte la ville de Marseille, laissant sa femme et son fils unique pour ne jamais y revenir. D'abord policier sous l'Occupation allemande, il partira aux rafles et destructions du quartier mique du Vieux-Port. Rongé par le remords, il sauve in extremis quelques malheureuses personnes, mais c'est déjà trop tard. Il lui faut partir, le plus loin possible, par la mer. C'est alors que commence son exil, qui se terminera en véritable odyssée, à travers laquelle il connaîtra les plus diverses aventures. D'abord marin pragmatique, il n'en est pas moins opportuniste, il se livre à divers trafics, hashich en misétranéé, armes en Mer Rouge, opium en Indochine. Mais plus so tout est longue, plus son esprit change, il devient plus humain, plus proche des gens qui l'entourent, et s'éloigne de plus en plus des chemins battus. Il évite ainsi de prendre position pour quoi que ce soit, sinon pour lui-même, et continue son chemin. Inperturbablement, à travers de nombreux pays et leurs contextes politiques propres. Mais il ne perd jamais de vue le but d'achever un jour son voyage, et rentre enfin chez lui, dans sa ville natale tant recherchée et pourtant coulé de son exil. Mais personne ne saura jamais s'il est enfin revenu chez lui ou non.

Mon travail artistique consiste en l'élaboration d'une fiction, car tous les moyens de la photographie, en premier lieu, m'a permis de réaliser des scènes dans lesquelles évolue un personnage que j'incarne moi-même. Les images sont fabriquées au plus près de la réalité de l'époque du personnage, en noir et blanc argentique, avec des papiers perlés, mats, usés... Vient ensuite l'écriture d'un roman,

qui articule les productions photographiques. C'est un roman d'aventure, dans lequel une biographie — vécue d'une première personne qui existe véritablement — introduit un personnage fictif et son univers dans le réel. L'ensemble photographique constitue lui-même une forme de roman, qui complète le texte. Les deux versions — textuelle/photographique — ne se mélangent pas. Elles évoluent parallèlement, en même temps, au service de la même fiction. J'occupe également le rôle de matouir en scène de mes productions, j'apparis sur les images que je fabrique, je les organise dans le space pour donner lieu à un accrochage entièrement à la disposition d'une sorte de mensonge. Je parle de « mensonge » car j'essaie par tous les moyens (photographique, littéraire, cartographique, vidéo, muséographique, utilisation de l'objet ancien dans ses vitrines...) de faire exister un personnage, de lui donner autant de corps qu'une véritable personne. Il faut faire la différence entre le personnage et la personne. Si Léon est un personnage que j'incarne de ma personne sur les images, il n'est pas moi, je ne suis pas lui. Je lui prête mon visage et il me crée sa dimension fictionnelle. Le mensonge ou la modification du réel occupent une grande importance dans mon œuvre. L'information, vécue, l'expérience sort dans notre quotidien, les jours modifiés, mais à distance du fait réel. Il existe toujours une part de fiction dans la réalité et une part de réalité dans la fiction.

MORGAN PRADAL

DNSEP option art

morgan.stropez@live.fr

Marseille, le 4 juin 2015

C'est en qualité de critique d'art et d'enseignant d'Histoire de l'art à l'école d'art située à Marseille-Luminy que je voudrais témoigner en faveur du travail de sculpture de Morgan Pradal, travail que j'ai pu suivre de la deuxième à la cinquième année de son cursus.

La caractéristique première de cette sculpture est son attachement à des matériaux denses, lourds et résistants, très proches de la construction et permettant la monumentalité : terre, pierre, plâtre, béton et ciment. Une autre de ses préoccupations principales est le dehors, pas encore la commande publique, mais la confrontation de la sculpture avec l'extérieur et un environnement urbain ou naturel.

Morgan Pradal modèle et sculpte des têtes disproportionnées et grotesques qu'il voudrait semer dans des bois, des parcs et des friches comme des éléments tonitruants et dérangeants nous obligeant à mesurer un rapport d'échelles surhumain. Ce qui semble appartenir aux Titans est ici convulsé, déformé, un peu selon le modèle des figures du sculpteur allemand Messerschmidt. Elles ne sont, pas d'ici, elles ne sont pas de ce monde et leur monstruosité ne peut les rendre assisrillables à ce monde. Elles y représentent les objets perdus de civilisations cyclopéennes qui n'ont jamais existé.

Avec Morgan Pradal, nous avons parlé des jardins de Bomarzo, des folies des parcs d'autrefois, et des grottes et ponts de ciment des rocaillers italiens. Nous avons réfléchi sur la signification des fausses ruines ou des constructions étranges du type de celles

Check Point, 2015, 109,2 x 261 x 158 cm, béton

Society, 2015, installation de 7 sculptures sculptées de 17 x 28 x 58 cm, à 22 x 33 x 62 cm, béton massif, gravats, plâtre, sable, acier

P 42

du Désert de Retz. Nous avons réfléchi aux aménagements et aux parcours permettant aux visiteurs des parcs de tomber sur des vestiges oubliés ne paraissant pas être de ce monde. La folie et la merveille sont mis en valeur par cette préparation qu'est la promenade. Enfin, nous avons beaucoup évoqué les conditions récentes de la monumentalité à l'aide des exemples des deux Katharina : Fritsch et Grosse.

Toujours dans nos conversations, il a attiré mon attention sur la résistance des matériaux qu'il emploie mais aussi sur leur érosion et leur destruction. Ses installations tiennent compte de la temporalité de matériaux comme le béton, de la ruine précoce qu'il provoque, de la menace inscrite dans les bâtiments contemporains. Il m'a parlé de son intérêt pour une architecture en pleine surenchère dont les tours seraient de plus en plus fragiles et où la gloire du monument commencerait à se déliter dès la fin de sa construction.

Le monde de Morgan Pradal est déjà défini dans ses grandes lignes mais il a l'avantage d'être ouvert sur de nombreuses investigations dont l'adéquation de la sculpture au paysage, au territoire. Déjà le paysagiste peut venir prendre le relais du sculpteur, avec toutes les réflexions ouvertes aujourd'hui sur les questions de l'environnement naturel ou urbain. Ce sont ces possibilités-là d'investigation qui me retiennent auprès du travail de Morgan Pradal et me donnent envie de l'encourager auprès de vous.

Frédéric Valabrègue



JULIETTE RIGHETTI

DNSEP option art

juliette.righetti@gmail.com
www.ideoagram.fr/peintre

Le Vénéral est une entité sans limite, doté d'une conscience. Il s'ennuie d'un vide dont il ne sait pas alors qu'il est déjà matière et vie. Ne parvenant pas à communiquer avec ce vide, il crée toutes choses (notamment Cécoblon), à partir de l'invisible présence dont il capte une substance. Allant contre la volonté même de cet être sans particule et sans corps, nommé par lui-même « le parfait ». Il ne sait pas alors qu'il se sert d'un corps de matière dont d'un esprit, et sans obtenir de lui une parole, il délire son corps pour en faire un monde. Il casse et brise la stabilité d'un monde, pour en faire naître un autre.

« Me voici, moi le Vénéral ! Je t'accueille dans la demeure réservée à ton âme. Je t'offre ici un autre monde où rien ne se construit sans l'ordre de la pensée, un ailleurs où le néant règne encore. Cette vaste étendue illimitée est un présent, un passé, un futur aussi donnés à toi. Je fais acte d'obédience en ton nom, créateur... Ça ne failira pas, non, jamais, bien au contraire, ça commence ici, ça ne s'éteindra pas. Je te tiens par la main et te guide jusqu'à la prochaine porte, hors du cercle de tes ambitions passées. Tu as fait le deuil de tout ce qui n'était pas l'espoir en franchissant ce palier. Les paroles que tu te verras réciter après sembleront bien éloignées de ce que la souffrance et les saisons nécessitent de raison, mais tu verras que tout semble fluo hors de ces sentiers-là. Alors il te sera plus supportable de poser un à un devant toi les lambeaux encore vivants de ce qu'inspire sans hésitation l'équité. »

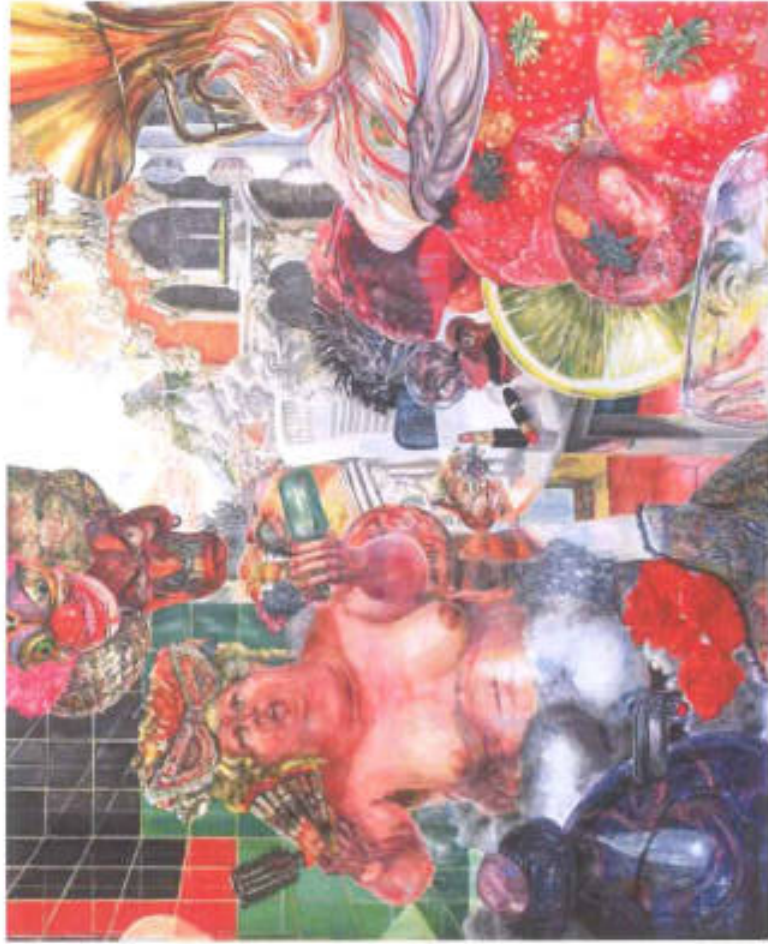
Cécoblon (introduit par le Vénéral) est un personnage qui est une sorte de reflet caricatural de l'image de "l'artiste maudit". Il peut en partie me représenter mais il est bien d'avantage un masque posé en avant qui combine dans sa physiologie faciale les traits familiers des portraits psychologiques de tous les artistes qui ont éveillé mon envie de créer. Il est donc la représentation du créateur au paroxysme du comique et du drame, figure de l'artiste et de l'humain en général, comme Messie ou super-héros ou anti-héros, rôle dans lequel on peut se transposer. Les artistes qui ont

Un Oivo, 3,60 x 2,00 m, peinture à l'huile sur toile
Le socle, 1,21 x 2,20 m, peinture à l'huile isorel

0 44

motivé la création de ce personnage sont en général réprimés comme dépressifs, insoumis, récalcitrants à toutes classifications partissanes, ou blessés dans leur ego, des artistes qui sont devenus quasiment des légendes et donc sont prompts à nourrir l'émergence de ce personnage christique. Des artistes comme Salvador Dali par exemple, provoquant, critiquant les Surréalistes et leur adoration pour le Communisme au travers de ses peintures alors qu'il appartenait au mouvement surréaliste, lui-même se défilant comme un traître à toute chose. Ou bien encore Michel-Ange le fut sculptant le David pendant plusieurs années, caché derrière un rideau pour se retrouver face à son seul jugement et ses propres erreurs; une autoflagellation singulière.

Il y avait un être qui détenait un grand pouvoir. Celui de son regard. Il pouvait voir laids ceux qui étaient vraiment (invisibles et voraces) et beaux ceux qui agissaient en bien. Lire tout au fond des âmes et y percevoir un amour étouffé, brimé. Il n'avait pas de genre déterminé, il n'était prisonnier d'aucune doctrine, d'aucune science, d'aucune religion, libre de se remettre en question à tout instant. Conscient de ses erreurs et de ses bonnes actions, il pouvait passer d'un monde à l'autre dans la sphère du Vénéral et ainsi déplacer les limites matérielles dans leur monde vivant. Il se réveillait un jour femme, un jour homme, un autre jour les deux à la fois, tantôt noir, tantôt blanc ou jaune ou rouge, créait au gré de son être. Mais lui seul était conscient de cet état formel, extraordinaire, personne en dehors de lui ne le voyait ainsi. Ces formes étaient si variées qu'elles lui permettaient de repousser tous les extrémismes, sans distinction, il était son seul extrémisme. Ce monde dans lequel il opérait une mue constante, et qui n'était pas le vrai, serait l'endroit de son sacrifice; mort en rêve et mort en vrai.



ROMAIN RONDET

DNSEP option art

rom.rond@gmail.com
rondetromain.tumblr.com

24h (Déconné durant 24h, sentir la solitude intérieure et physique de l'homme urbain), 12/12/12, 12'

P 46

Le point de départ est la marche, une confrontation au paysage, rien de plus qu'une traversée dans des espaces de notre monde.

Mon travail cherche à interroger notre quotidien dans les différents espaces temps: urbains ou sauvages, au travers de pièces filmiques, sculpturales et performatives.



ROMAIN RONDET

HIROMI SHIMIZU

DNSEP option art

shimizu hiromi@hotmail.fr

Série 60 x 73 n. 2015, 60 x 73 cm, huile sur toile
Série 60 x 73 n. 2015, 50 x 73 cm, huile sur toile

P 48

Je m'interroge sur la façon dont la peinture pourrait évoquer et partager notre expérience et notre vécu.

Le travail des couleurs, de la composition et de la lumière constituent une base de ma pratique artistique. Je souhaite représenter des sensations visuelles qu'on ne pourrait pas définir par des mots. En évoquant nos souvenirs, la surface de la peinture même nous invite à une nouvelle expérience physique.

Mes tableaux parlent autant du thème de l'architecture-paysage que de la peinture elle-même, un jeu pictural de formes et de motifs, sans chercher l'abstraction pure ni illustrer la seule condition figurative. Les plans architecturaux sont des pans de couleur dont l'agencement dessine une autre perspective et crée un espace autre.

Je me questionne également sur la temporalité du médium, jour après jour, le temps se « coule » autour de la vie quotidienne. Je souhaite retenir l'instant qui me rappelle mes vécus qui évoluent pourtant dans une temporalité très ambiguë, très mystérieuse. J'interprète ces questionnements avec la peinture à l'huile en recherchant les possibilités qu'elle me propose.



MAËL TRAÏÇA

DNSEP option art

traicamael@gmail.com
cargocollective.com/maeltraica

Issu de pensées métaphysiques et de traditions alchimiques, le travail de Maël Traïça (né en 1991 à Toulon, vit et travaille à Paris) interroge les problématiques liées à l'éthique dans la colonisation de l'espace et du temps. À la recherche de la forme divine, il questionne avec poésie les correspondances entre microcosme et macrocosme. Il considère chaque médium comme sujet à raconter les subtilités et les mystères de la nature, ainsi sa pratique s'intéresse particulièrement au travail de la matière. Elle se développe dans des techniques classiques comme le dessin, la céramique, la menuiserie, l'édition, et la photographie mais également dans des techniques alternatives, appartenant au monde des sciences, comme la cristallisation de minéraux, la transmutation du métal, la culture d'espèce-fossile aquatique et l'imagerie astronomique.

Les curiosités présentées dans ses collections naturalistes dévoilent un regard critique sur l'interaction des sciences avec la nature. Ses recherches et ses expériences donnent lieu à des installations où l'ordre, le chaos, la matière et le vide aspirent à dévoiler les formes entropiques de nos origines. En matérialisant l'invisible, il s'efforce à repousser les limites de la conscience. Pour réussir dans ses recherches, il se doit de remettre en question son présent, et d'actualiser ses connaissances en associant les domaines d'études tels que la philosophie, l'astronomie, la géologie, la musique, les expériences de chimie et de physique, la symbolique des couleurs et des matières, l'exobiologie, et l'archéologie.

Melencolio II, encre, cuir, céramique,
bois, dimension variable, février 2015

P 50

Seules ces exigences morales peuvent lui offrir un point de vue possédant le recul nécessaire afin d'apprécier l'essence des sujets. La juxtaposition des gestes de sublimation et de destruction révèle cette quête de perfection. Il s'efforce de comprendre et de recréer des fragments de la synthèse des origines. En suivant les traditions des alchimistes de l'antiquité, il utilise l'alchimie des matières comme un langage commun aux sciences du verbe et aux sciences du nombre. Les matières sont ainsi mises en perspective avec leur symbolique afin de transfigurer les représentations d'un univers sensible et dévastateur.



« Si l'art a partie liée avec l'enfance, ce n'est pas seulement pour des raisons historiques ou sociologiques mais aussi parce qu'il est intrinsèquement lié dans son processus même au jeu, aux souvenirs, aux pulsions primaires, au jeu, à l'imagination qui caractérisent le domaine de l'enfance. »
 Marie-Laure Bernadac, *Présomés innocents*.

« Quand l'enfant est devenu adulte, et a cessé de jouer, quand pendant des décennies, il s'est psychologiquement efforcé d'appréhender les réalités de la vie avec le sérieux requis, il peut un beau jour tomber dans une disposition psychique qui annule à nouveau l'opposition entre jeu et réalité. L'adulte peut se remémorer avec quel profond sérieux il s'adonnait autrefois à ses jeux d'enfant, et en assimilant maintenant ses occupations, qui se prétendent sérieuses, à ses jeux d'enfants, il se débarrasse de l'oppression trop lourde que fait peser sur lui la vie et conquiert le haut gain de plaisir qu'est l'humour. »
 Sigmund Freud *L'inquiétante Étrangeté*.

J'avais imaginé des mondes et des univers, ceux qui me permettaient de voir ailleurs, plus loin. Et dans ses mondes d'imitation revêtus d'une réalité enfantine pointe la société de consommation. L'art reste alors pour moi un moyen d'expression, une sorte de correctif de la réalité non satisfaisante. Le recours à la veine comique, le gag ou l'humour, les jeux de l'ironie ou ceux de l'incongru, ne constituent pas des nouveautés dans le champ des arts plastiques, je le sais bien. Ils en occupent régulièrement les marges où, même s'ils constituent rarement le cœur d'une œuvre, ils y forment des parenthèses, comme autant de pauses ou de divagations nécessaires. Leur place représente

un surprenant phénomène tant à cause de l'ampleur des propositions artistiques et la variété de leur registre, que par l'écho que celles-ci rencontrent dans le public, au-delà des petits cercles d'initiés. Des calambours appréciés des situationnistes, aux contrepèteries d'Erik Dietman, tous les moyens et jeux de mots sont bons. Je deviens donc une sorte "d'adultescente" permanente, revendicatrice sur fond ludique, social, et drôle. C'est décrier le monde qui m'entoure, le diffamer, le juger et le critiquer avec forme et finesse...

L'art est libérateur des pressions sociales et sociétales qui pèsent sur lui, et prend à contrepied ce sérieux peu nécessaire et trop courant, afin de nous élever. Vers le rire ou vers le pire ?

Mon enfance résonne encore et toujours en moi, à travers mes pièces, mes installations, et je ne pourrais jamais m'en détacher. La vie est faite de toutes ses images, de tous ses objets que j'emprunte, détourne et revisite à des fins de monstration d'un souvenir d'enfant mal digéré. Il est important de ne pas tomber dans un seul univers onirique vivant pour lui-même mais bien de soulever tous les points et autres questionnements face à notre monde et notre société. Je joue avant tout avec ma propre palette, mes propres jeux de mots et d'ironie, mes propres personnages. Mon enfance est réinventée à travers l'autofiction, le passé à travers le futur.

